

DÉFINIR UN ESPACE PASSAGER : RÉFLEXION SUR LE PROJET MÉGAPHONE (2013)

Karelle Arsenault
Université du Québec à Montréal

Résumé : Cet article est une réflexion sur le passage du projet Mégaphone à Montréal en 2013. Cet événement a été créé par Moment Factory et produit par l'Office national du film et le Quartier des spectacles de Montréal. À partir d'une présence à l'une des soirées Mégaphone, j'utilise mon expérience de l'« espace » Mégaphone pour tenter de théoriser cet espace passager dans lequel je me suis trouvée un soir d'automne. Cet espace, que j'ai d'abord envisagé comme « social », selon la définition d'Henri Lefebvre, je l'ai finalement appréhendé comme « autre », soit ni complètement concret ni complètement abstrait, comme l'a décrit Michel Foucault. Ce texte présente le récit de ma pensée.

Mots-clés : espace autre, espace public, expérience, Mégaphone, mobilité.

Abstract: This article is a note on the passage of the Megaphone project in Montreal in 2013, a project created by Moment Factory and produced by the National Film Board of Canada and the Quartier de spectacles de Montréal. Starting from my participation at one of Megaphone's events, I use my experience of the Megaphone "space" to propose a theorization of this temporarily space in which I found myself by a fall evening. This space, which I first considered as "social", as Henri Lefebvre described it, I ended up apprehending it like "other" ("autre"), that is a space neither completely concrete nor completely abstract, as described by Michel Foucault. This text represents the account of my thoughts.

Keywords: espace autre, public space, experience, Megaphone, mobility.

Le texte qui suit a d'abord été rédigé dans le cadre d'un séminaire de doctorat sur les *mobility studies* à l'automne 2013¹. Il s'agit d'une réflexion que nous pourrions dire « instinctive », puisqu'à l'époque, l'objectif était de m'approprier une méthode qui se voulait avant tout incarnée. J'envisageais – et j'envisage toujours – l'écriture comme une méthode, un processus de réflexion (Colyar, 2009; Richardson, 1994), et je désirais mettre cette méthode à l'épreuve. Je n'avais pas un objectif précis – sinon celui de parler d'un espace – ni même une question de recherche définitive – sinon celle de décrire le mouvement : chacun se construirait au moment voulu. *Le « je » doit être constructif, il doit partager l'expérience par son regard décalé, il doit éprouver la situation (Berger et Paillé, 2011). J'éprouverais la situation avant de m'en faire une idée (trop) précise, trop définie, avant d'établir ce qu'elle peut être*².

Situation

À l'automne 2013, l'Office National du Film (ONF) et le Quartier des spectacles de Montréal présentent le projet *Mégaphone*, créé par le studio Moment Factory³. Ce projet, nous dit-on, se veut une reconstitution de l'agora grecque à l'ère du numérique et du multimédia. À la fois nom et objet, le *Mégaphone* est un aménagement extérieur qui donne la parole aux citoyennes et citoyens en créant un espace destiné aux échanges (j'y reviendrai). Devant proposer une réflexion sur les espaces et les mobilités dans le cadre de mon séminaire, je m'intéresse alors de façon spontanée à cette production, qui prend place dans un espace ouvert, public, où circulent bon nombre de personnes. *Les deux « caractéristiques » semblaient réunies*. Par ailleurs, *Mégaphone* est présenté par l'ONF/interactif – ma thèse de doctorat porte sur le documentaire interactif et l'ONF/interactif en est un producteur important – et semble incarner la

¹ Je remercie mon directeur de recherche, Louis-Claude Paquin, pour ses relectures attentives.

² Au fil du texte, les passages en italique comme celui-ci servent de surimpressions. Il s'agit de commentaires « hors-texte » (Lourau, 1988) qui visent à faire état de ma réflexivité de chercheur. Cette forme s'inspire des diaristes dont discute Lourau dans *Le journal de recherche* (1988) et est liée à mon approche phénoménologique ainsi qu'à la méthode de l'autoethnographie et aux écritures créatives qui seront évoquées dans la section suivante.

³ Moment Factory est un studio de médias numériques et de divertissement montréalais spécialisé dans la conception et la production d'environnements (<http://www.momentfactory.com/fr>).

notion d'*espace public* développée par Habermas (1988), notion qui a attiré mon attention quelques années plus tôt.

Ainsi, si le projet m'apparaissait comme un terrain idéal, mon intérêt de départ reposait encore davantage sur le fait que je ne savais pas complètement à quoi m'attendre (entre autres sur le plan théorique, excepté pour la notion d'espace public) lorsque je me suis présentée à un événement *Mégaphone* un soir d'automne. J'allais prendre des notes et observer : je verrais bien.

Ce soir-là, je me suis donc installée, un peu à la manière de l'ethnographe (Fortin et Houssa, 2012), prête à observer (sans participer toutefois – du moins c'est ce que je croyais) et j'ai laissé cours à mes sens. À bien y repenser, mon objectif, surtout, était de parler de mon expérience. J'adoptais une posture phénoménologique (Depraz, 2012; Husserl, 2013) sans même le savoir – et cette posture deviendrait par la suite la mienne. Je me rapprochais davantage de l'autoethnographique (Chang, 2007; Ellis et Bochner, 2000), « *research, writing, story, and method that connect the autobiographic and personal to the culture, social, and political* » (Ellis, 1992, p. xix) – et cette méthode deviendrait, elle aussi, mienne, celle dont je m'inspirerais pour aborder la phénoménologie (Moustakas, 1994).

L'observation théorique que j'ai finalement proposée n'était pas du tout prévue : elle a émergé, justement, de l'expérience de cet espace qui m'a semblé, pour le temps que je m'y suis trouvée, « autre ». C'est par Foucault (2004), après quoi, que j'ai pu mettre des mots sur cette impression. Ce qui suit est le récit de cette expérience et de mes réflexions personnelles, *ressenties*, et théoriques.

Un espace à définir

« Dans quelle mesure *un* espace se lit-il? Se décode-t-il? », s'interroge Henri Lefebvre dans *La production de l'espace* (1974, p. 25). La question est à réponses multiples, dès lors que l'espace social relève du construit social, précise l'auteur. Tautologie, il est vrai, qui signifie toutefois que ce construit repose sur plusieurs variables et rapports sociaux, sur différentes compréhensions des pratiques sociale, spatiale et politique.

L'espace se produit, il se construit. L'espace est vivant, il est mouvant. Il n'est ni fixé, ni déterminé, ni même prédéterminé. L'espace social est multiplicité. Il se constitue de divers espaces sociaux et publics, là où la société cherche à s'assurer d'une forme minimale de cohésion. *Vous et moi en faisons partie et contribuons à sa construction, à ses transformations.* L'espace public y participe. Celui-ci, tout autant que l'espace social de façon générale, se définit par la continuité de son flux et par sa mobilité. Il est « mouvement, brassage, passage, déplacement des individus et transmission de messages [qui] autorisent et garantissent, autant que faire se peut, dans une société complexe, la confrontation à l'Autre, à la diversité et aux différences » (Wantin, 2001, p. 62). L'espace public engage l'organisation d'un « ici commun » (Dulong, 1992), d'un espace de prise de parole, d'expression, de mise en commun, de mémoire collective : c'est le caractère normatif de la conception habermassienne. L'espace public fait référence à une volonté de rendre public; il doit permettre la libre expression, la communication et la discussion, démocratique, sans quoi il n'est pas; il est abstraction dans la mesure où il sert la formation des opinions et des volontés politiques (Chaniel, 1992); il est instance de médiation entre la population et l'État (Wantin, 2001). Cela dit, par espace *social*, il ne faut pas systématiquement entendre espace « public ». Il s'agit plutôt d'un entremêlement d'espaces, le public faisant partie du social. Ainsi, « [*l]es espaces sociaux se compénètrent et/ou se superposent. Ce ne sont pas des choses, limitées les unes par les autres, se heurtant par leur contour ou par le résultat des inerties » (Lefebvre, 1974, p. 104, emphase de l'auteur). Il y a superposition. Il y a articulation. Où me situer dans cet entremêlement?*

Pourquoi parler d'espaces social et public? Parce que le point de départ de cette réflexion est la présence d'un espace à définir, d'un espace qui s'est imbriqué à un autre le temps d'un court passage, d'une brève existence. Cet espace, social, public, comment en parler? Comment le traduire? D'abord, il faut le nommer, et je le ferai par le nom que ses créateurs lui ont attribué : *Mégaphone*, ou encore, disons-le ainsi, l'« espace *Mégaphone* ».

Mégaphone se présente comme un espace passager, comme l'activation d'un espace préexistant, comme son appropriation par la prise de parole et le numérique. C'est un espace aux caractères visuel et sonore prononcés, car l'image y est omniprésente et la voix, amplifiée. Le projet *Mégaphone* s'est

déroulé entre le 4 septembre et le 4 novembre 2013 dans le Quartier des spectacles de Montréal, à l'intersection de l'avenue Président-Kennedy et de la rue Jeanne-Mance. Pour l'occasion, la place située au pied du pavillon Président-Kennedy de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) avait été aménagée de façon à recréer une sorte d'agora extérieure : petite plateforme pour un ou plusieurs orateurs, quelques sièges pour l'assistance, ainsi que des conteneurs blancs empilés où étaient projetés mots et images. Tout près, sur la plateforme, se trouvait le mégaphone⁴, un appareil rouge pompier – *et le contraste était frappant entre ce rouge et le blanc des conteneurs me semblait-il* – orienté en direction de la façade du pavillon Président-Kennedy où avait lieu la projection principale, soit des mots tout en couleur et une courbe d'intonation de la voix de celui qui s'exprimait au travers du mégaphone. À quelques pas, longeant le pavillon, se trouvait la « promenade des artistes », où sept vitrines « Hommage aux grands orateurs d'ici » avaient été installées. L'objectif était de présenter de grands orateurs⁵ ayant marqué l'espace de parole de la ville de Montréal. *J'avoue m'y être intéressée pour la forme, car c'est la projection et l'omniprésence de l'image qui attiraient mon attention.*

Avec pour thème « Lance une idée sur ta ville », *Mégaphone* est à la fois un titre, un slogan et un objet. Il y a l'action et l'objet, l'acte de se faire entendre par l'intermédiaire d'un appareil qui amplifie la voix. *Mégaphone*, pour ses créateurs, c'est « une expérience interactive de prise de parole dans l'espace public » (ONF, 2013b, s. p.). Par la technologie de reconnaissance vocale, le mégaphone amplifie la voix de ceux et celles qui prennent le micro. Une première forme de remédiation des voix par la technologie (Bolter et Grusin, 1999) s'observe, celle qui intensifie le son et porte ainsi la voix au-delà des frontières invisibles de l'espace *Mégaphone*. Une seconde forme se dessine de façon simultanée par la création d'une trace visuelle de ces voix, permise par la projection d'une courbe sonore les représentant et de mots liés au discours qu'elles portent. Sur les conteneurs blancs qui se trouvent derrière la tribune se matérialisent ainsi en lettres et en images des mots extraits des discours

⁴ Lorsque *Mégaphone* apparaît avec une majuscule, il est question du projet; lorsqu'il apparaît avec une minuscule, c'est de l'appareil dont il est question.

⁵ Gilles Vigneaut, Michèle Lalonde, Pierre Bourgault, Clémence Desrochers, Irving Layton, Camilien Houde et Kondiaronk.

prononcés. *Une certaine concentration est nécessaire pour le constater.* L'« œuvre visuelle » obtenue se veut à la fois personnelle et collective. Personnelle, car la prise de parole est l'acte d'un individu et que la façade du pavillon matérialise sa voix et ses propos. Collective parce qu'au fil du projet, les mots projetés sur la façade du pavillon sont ceux des oratrices et orateurs qui ont précédé la personne au micro. *Comment être certain de l'efficacité du dispositif?* Collective, aussi, parce que ces mêmes mots s'accumulent de façon à représenter les différents enjeux discutés, construisant une mémoire du projet et laissant par la même occasion des traces numériques une fois l'installation *Mégaphone* démontée. *Encore faut-il être en mesure de déchiffrer cette mémoire.* Collective, enfin, car l'espace public confère un caractère ouvert à l'expérience, c'est-à-dire qu'un certain nombre de personnes (les observateurs, actants « passifs ») peuvent se regrouper autour d'un ou de plusieurs oratrices et orateurs (actants « actifs »), alors que d'autres, passant (aussi observateurs), peuvent s'arrêter, demeurer en bordure ou s'ajouter au groupe. *Difficile de passer tout droit.*

Mégaphone, par conséquent, stimule la prise de parole et la capacité créatrice « [de la] communauté ou collectivité, [du] groupe, d'une fraction de la classe agissante, d'un "agent" ou "actant" » (Lefebvre, 1974, p. 137). Au final, la projection sur la façade du pavillon Président-Kennedy illustre deux moments du projet : une première couche, celle du temps réel, qui illustre par une courbe la voix de l'oratrice ou de l'orateur; une seconde, indirecte et qui demeure, celle de la mémoire laissée par les mots qui apparaissent derrière la courbe et se multiplient (ONF, 2013b). J'y vois presque une certaine poésie, mais aurons-nous jamais accès à cette mémoire en temps qu'actant? Les actants « actifs », celles et ceux qui auront pris la parole, et les actants « passifs », les observatrices et observateurs (Chareau et Maingueneau, 2002), pourront-ils accéder à cette mémoire qu'ils auront construite?

Le projet *Mégaphone* a été conçu afin de créer un espace de prise de parole pour la collectivité, en faisant appel aux technologies du numérique comme outils à la fois fonctionnels et esthétiques, pour se différencier d'autres formes d'espace public. Les voix et les mots du *Mégaphone* auraient pu se matérialiser dans un espace fermé, un café, une salle de conférence, un théâtre ou un musée, mais les créateurs ont choisi d'en faire une installation urbaine et

extérieure. L'espace public a été investi, au sens littéral, tant par la parole que par le numérique, devenant dès lors espace médiatique (Couldry, 2004).

L'utilisation technologique du *Mégaphone*, la reconnaissance vocale, la projection d'images et le mégaphone (en tant qu'appareil) ont servi à médier les idées formulées par les oratrices et orateurs et les autres intervenantes et intervenants, faisant, du même coup, reposer cet espace sur ces formes médiatiques. L'espace *Mégaphone* existe ainsi au travers de sa condition physique et médiatique/numérique, qui structure le mouvement et le comportement de ceux qui y pénètrent ou qui le contournent. « *Devrais-je m'arrêter? Continuer mon chemin?* » L'utilisation des médias et des technologies du numérique par *Mégaphone* sert à configurer son espace. La façade illuminée du pavillon Président-Kennedy et la voix amplifiée modifient le passage des individus qui se déplacent en périphérie, les interpellent d'une façon ou d'une autre, et modifient, dans tous les cas, leur trajectoire, sur le plan de la direction, et d'autres fois, assurément, sur le plan de leur expérience de « marche » (Vergunst, 2010). Ce détournement avait lieu que les passants s'arrêtent ou non pour traverser l'espace *Mégaphone* ou simplement demeurer en bordure. *Je me suis assise, certes, dans une intention précise, celle de documenter mon expérience, mais j'ai choisi cet événement plutôt qu'un autre. Si j'avais pénétré cet espace de façon imprévue, me serais-je arrêtée? Mon instinct me dit que j'aurais sans doute été pressée, que j'aurais jeté un coup d'œil à l'ensemble. Peut-être aurais-je pris un instant pour regarder les couleurs et le mouvement de la projection principale et tenter d'en comprendre le fonctionnement, mais j'aurais probablement opté pour la poursuite de mon chemin. Cet espace n'est généralement qu'un lieu de transit pour moi, un segment de mon trajet – encore que je me retrouve rarement dans ce quartier –, à moins de m'y rendre pour un événement précis et de façon planifiée. J'y suis, comme la plupart, un piéton qui circule.*

Un espace qui précède

Avant le *Mégaphone* existe par ailleurs un espace, libre de circulation, libre d'expression, mais qui n'a cependant pas d'utilité « publique » directe sinon spontanée, à qui voudrait crier haut et fort ce qu'il entend communiquer aux

citoyennes et citoyens de passage. Bref, l'espace est social, mais possède un potentiel « public » qui préexiste au *Mégaphone* et demeure une fois celui-ci parti. Les individus qui circulent ou s'arrêtent au coin de l'avenue Président-Kennedy et de la rue Jeanne-Mance pratiquent une *sociabilité de la distance* (Wantin, 2001), un engagement partiel, et leur attitude se veut égalitaire, sans qu'il y ait appropriation des lieux, mais plutôt partage de ceux-ci (Wantin, 2001). Autrement, tous savent que l'espace appartient à chacun d'entre eux, mais qu'il ne signifie pas pour autant qu'il faille socialiser, entrer en contact les uns avec les autres. *Sans compter que nous n'osons que rarement regarder dans les yeux ceux et celles qui croisent notre chemin.*

Cet espace, pour le moment, en est un de transit, d'attente, de contemplation, de réunion entre individus, par exemple. Tous savent aussi que l'aménagement de cet espace suggère d'autres utilisations et ils ne s'étonneront pas de voir s'y dérouler une portion des activités d'un festival, une animation quelconque ou une exposition extérieure, par exemple. Il s'agit là d'une chose à laquelle ils doivent s'attendre lorsqu'ils sillonnent le Quartier des spectacles. Leur expérience « de marche » n'y sera pas la même que s'ils traversent, par exemple, un arrondissement résidentiel (Vergunst, 2010).

Ainsi, le Quartier des spectacles s'annonce comme le cœur culturel de la ville de Montréal. Il s'agit d'une étendue urbaine où sont regroupés quelque 80 lieux de diffusion, nous indiquait le site Internet du Quartier en 2013, et où se tiennent plusieurs festivals. Le terrain est par conséquent aménagé pour recevoir un grand nombre de visiteurs et pour favoriser et stimuler l'expression de la culture, de cultures, la discussion et le débat d'idées, que ce soit par les mots ou par différentes formes d'art. D'une part, le Quartier des spectacles est un espace social au sens large, ainsi qu'un espace culturel et un espace politique, selon l'usage que décident d'en faire ceux qui s'y posent ou qui y circulent. D'autre part, il suggère différentes pratiques artistiques et culturelles, une certaine liberté d'expression et une relative évacuation des contraintes politiques, celles imposées par un certain format de discours plus officiel. Il sert de canal d'expression pour la collectivité. L'idée d'implanter le projet *Mégaphone* dans le Quartier des spectacles fait dès lors sens. S'il y a assurément une entente de partenariat entre la Moment Factory, l'ONF et le Quartier des spectacles, on ne peut, malgré tout, mettre de côté l'intention

stratégique derrière le choix de ce lieu pour donner corps au *Mégaphone*. Il s'agit d'un espace destiné à la collectivité, donc propice à l'appropriation et à l'émergence d'un espace public et d'un lieu d'échanges.

Un espace passager

Le *Mégaphone* est un espace passager qui active, d'une certaine manière, le potentiel public du lieu où il s'implante, par la création d'une installation propice à la prise de parole. Il y a appropriation du territoire, territorialisation de l'espace (Deleuze et Guattari, 1980). Chaque espace social possède ses propres codes, normes, caractéristiques (Lebfevre, 1974), et il en va de même pour chaque forme d'espace public (Wantin, 2001). Cependant, le territoire, nous disent Deleuze et Guattari (1980), « surgit dans une marge de liberté du code, non pas indéterminée, mais autrement déterminée » (p. 396). *Mégaphone* pose en lui-même un acte de territorialité, il permet l'instauration d'une distance critique entre les individus qui y circulent, il devient un moyen de différenciation indirecte (Deleuze et Guattari, 1980), car il permet l'expression d'une opinion, dans tous les genres possibles, ce que les propos tenus lors de l'événement nous permettent de constater : ton humoristique, sérieux, politique, poétique ou en chanson (ONF, 2013a). Libre à l'orateur de choisir et au public de réagir. L'espace en est un de médiation : c'est la « réconciliation entre l'individu et le collectif », nous dit Hugues Sweeney (ONF, 2013b), producteur exécutif à l'ONF/interactif.

Médiation, également, selon le double sens entendu par Jouët (1993), c'est-à-dire une médiation d'un côté *technique*, car l'outil utilisé structure la pratique, ici l'ensemble de l'installation *Mégaphone*, et, d'un autre côté, *sociale*, car « les mobiles, les formes d'usage et le sens accordé à la pratique se ressource dans le corps social » (p. 101) : ce sont les gens qui font parler *Mégaphone* et alimentent sa mémoire. Ceux et celles qui entraient dans l'espace *Mégaphone* et ceux et celles qui le traversaient par hasard se retrouvaient plongés dans le mouvement et le son de l'instant spécifique où *Mégaphone* s'activait (Vergunst, 2010) : l'agora, les deux projections, le mégaphone rouge vif qui semblait propulser les mots sur la façade animée, la dynamique créée par l'animation numérique, les gens qui l'observaient et l'amplification de la voix qui invitait à

l'écoute. La structure entière de *Mégaphone* et son architecture suggéraient une certaine utilisation que les créateurs avaient anticipée, certes, mais dont ils ne pouvaient complètement prédire le devenir⁶. Entre autres, puisque le projet a été pensé dans l'intention de faire parler les gens, les créateurs ne pouvaient prévoir toutes les utilisations qui en seraient faites ni même la portée de la mémoire en mots qui serait créée.

Percevoir l'espace

Alors que je me trouvais assise sur l'un des bancs de l'agora *Mégaphone* à écouter deux représentantes de l'organisme Génération d'idées s'exprimer sur le thème « Quelles valeurs pour Montréal? », j'ai eu la forte impression de me trouver dans une sorte d'espace intermédiaire, mitoyen, imaginaire, ou éphémère. Un lieu physique traversé par des gens intrigués, sinon interrompus dans le rythme de leur marche, par la façade numérisée et la voix qui s'affirmait au travers du mégaphone. J'étais assise, *et cette soirée d'automne était particulièrement froide*, en un lieu physique où les idées qui l'incarnaient étaient projetées sur la façade d'un large édifice, un miroir que l'on ne pouvait manquer à moins d'être aveugle – encore que l'aveugle entendait la voix amplifiée. Ce lieu, donc, me semblait « autre », ni complètement concret ni complètement abstrait. *Le vent frappait mes oreilles et donnait l'impression de créer un cercle autour de moi, un cercle autour de l'espace.*

Mon amie, qui m'accompagnait pour que je ne sois pas seule, regardait en frissonnant les oratrices, alors que moi, je tournais la tête dans tous les sens afin de voir ce qu'il se passait tout autour. Je repérais, puisque j'étais sur les lieux en tant qu'observatrice, plutôt qu'en tant que public « officiel ». Mon regard, ainsi, était plus perçant qu'à l'habitude : j'étais réceptive, ouverte à l'expérience. Malheureusement, il n'y avait presque personne ce soir-là : un public de quatre amis des deux oratrices, l'animateur, mon amie et moi. *Nous pouvions au*

⁶ Ces usages multiples et parfois imprévus de *Mégaphone* ont été discutés avec Claude Fortin, à l'époque doctorante à la Simon Fraser University en design de technologies interactives en espace public, lors d'une entrevue que j'ai réalisé avec cette dernière le 13 novembre 2013. Claude Fortin utilisait le projet *Mégaphone* comme cas pour sa thèse de doctorat et a été présente à toutes les soirées du *Mégaphone* (<https://www.sfu.ca/fcat/blog/fall-2013/claude-fortin.html>).

moins nous dire, pensant aux oratrices, que leur voix était portée par le mégaphone et que les passants pouvaient entendre ce qu'elles avaient à dire, en espérant qu'ils tendent l'oreille. Se sentaient-elles moins seules? Avaient-elles, au contraire, l'impression de s'être déplacées en vain? Comment vivaient-elles cette expérience?

J'étais donc assise, attentive à mon environnement. J'ai même dû prendre la parole, puisque, manifestement, aucune personne présente ne voulait le faire. *Que pourrais-je dire? J'ai projeté des mots sur les conteneurs qui se trouvaient derrière moi, j'ai « vécu » l'« expérience Mégaphone », mais je n'ai dit, au fond, que très peu de choses qui valent la peine, à mon sens, d'être enregistrées. Or n'est-ce pas ce que chaque participant à une recherche pense? Qu'il n'a rien de « spécial » à dire? Que c'est à nous, chercheuse ou chercheur, de saisir la subtilité de ce qu'il pense être sans importance?* J'étais donc assise, à gauche de mon amie, et j'avais l'impression qu'une bulle recouvrait l'espace *Mégaphone* : personne n'osait la traverser à moins d'être particulièrement intrigué par la communication des deux femmes⁷. J'avais l'impression que l'espace dans lequel je me trouvais était constamment en mouvement, qu'il n'était pas complètement ce qu'il donnait l'impression d'être. *De quoi s'agissait-il? Comment pouvais-je parler de ce qui me semblait multiple? C'est peut-être à ce point, précisément, que l'idée d'intégrer mon expérience de l'espace *Mégaphone* s'est présentée, s'inspirant de l'autoethnographie (Paillé et Berger, 2011). Si nous avons été plus nombreux ce soir-là, je me serais sans doute « contentée » d'observer, de décrire ce que je voyais, et non ce que je ressentais ou faisais. Or il m'est aussi venu à l'esprit, par la suite, que sans doute plusieurs ne sont allés qu'à une ou quelques soirées *Mégaphone*. Il existait donc de multiples façons de décrire une expérience *Mégaphone*, une expérience de son espace. La mienne en devenait une. Tout simplement.*

⁷ Pour remettre le lecteur en contexte, sur le plan politique, en plus de l'élection municipale, cette période est l'un des nombreux moments qui ont fait suite au débat lancé de manière plus officielle par la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles (2007-2008), mieux connue sous le nom de Commission Bouchard-Taylor. Par ailleurs, la Charte des valeurs (rejetée) du gouvernement québécois de l'époque et les consultations publiques organisées à ce propos allaient être lancées dans les jours suivants la participation de ces deux oratrices à *Mégaphone*.

Ainsi, dans l'espoir de trouver des écrits qui pourraient mettre en mots cette impression, j'ai cherché de quoi alimenter ma réflexion, et je suis tombée sur un texte de Foucault (2004) : « Des espaces autres ». Des espaces *autres* : exactement le mot qui m'était venu à l'esprit lorsque je m'étais retrouvée dans l'espace *Mégaphone*. *À moins que ce ne soit Foucault qui me l'ait mis en tête, je ne sais plus.*

Cela étant dit, la description proposée de ces « espaces autres » m'a fait penser à l'espace *Mégaphone*, soit des emplacements « qui ont la curieuse propriété d'être en rapport avec [*sic*] tous les autres emplacements mais sur un mode tel qu'ils suspendent, neutralisent ou inversent, l'ensemble des rapports qui se trouvent, par eux, désignés, reflétés ou réfléchis » (Foucault, 2004, p. 14). Je voyais plus clair : mon impression, ce n'était pas d'être dans un espace « imaginaire » ou « éphémère », bien qu'un peu, mais d'être dans un espace « suspendu ». *Suspendu par le vent. Suspendu par les idées, par l'image et le mouvement. L'espace semblait décalé, en aparté.*

Il existe deux grands types d'espaces « autres » : les *utopies* et les *hétérotopies*. Les premiers sont des emplacements sans lieu réel, de l'ordre des idées; les seconds sont des lieux réels, effectifs, destinés à l'institution d'une société. Entre les deux se trouve l'espace mitoyen, une sorte d'expérience mixte, un miroir (*ibid.*). Je me suis donc questionnée : l'espace *Mégaphone*, s'il est bel et bien « autre », est-il hétérotopique ou mitoyen? Car s'il était physique, il était aussi marqué par le monde des idées. Voyons ce qu'il en est.

À ce moment je n'avais étrangement pas envisagé l'utopie, je ne pensais qu'à l'espace physique, à l'installation matérielle. Il ne me semblait pas réaliste d'envisager l'espace *Mégaphone* comme relevant strictement de l'utopie, car *Mégaphone* était un lieu « réel ». Le monde des idées y était pourtant saisissant.

Théoriser l'espace

Il existe, selon Foucault (2014), plusieurs formes d'hétérotopies, parmi lesquelles deux grands types se distinguent. Le premier type d'hétérotopie, *en crise*, serait de plus en plus remplacé par le second type, *de déviation*. Une hétérotopie en crise renvoie aux lieux privilégiés, sacrés ou interdits, réservés

aux individus « en crise » par rapport à la société (par exemple les femmes au moment de leurs règles qui, dans certaines communautés, étaient recluses durant cette période). Une hétérotopie en déviation, pour sa part, est celle où se situe l'individu « déviant » par rapport à la norme (ce sont les maisons de repos, les prisons, les maisons de retraite, etc.). Ces deux types, nous le voyons, ne correspondent pas exactement à l'espace *Mégaphone*, bien que les thématiques abordées par les orateurs reflètent pour la plupart un état de crise : politique, culturelle, démocratique, sociale, économique. *Société en crise d'idées?* La différence, sur ce point, vient de l'aspect temporel de l'objet, de son intrusion dans un espace préexistant, pour ensuite disparaître, du moins physiquement, car il peut très bien laisser des traces, quand bien même celles-ci ne seraient que des souvenirs dans l'esprit des gens. *Quels souvenirs me restent-ils de mon « expérience Mégaphone »?*

En théorie, chaque hétérotopie possède son propre fonctionnement. Le projet *Mégaphone*, par l'aménagement qu'il fait de l'espace, par la présence du micro qui relie l'orateur au mégaphone, lui-même dirigeant le regard vers la façade du pavillon, encourage un certain comportement, et ce, bien qu'il laisse libre cours à l'expression de la personne ou du collectif. Par ailleurs, *Mégaphone*, durant ses deux mois d'existence, a seulement pris vie des mercredis aux samedis, plus souvent de 19 h à 1 h du matin. Autrement dit, l'installation demeurerait sans nécessairement être « active », d'autant plus que la luminosité extérieure devait être suffisamment réduite pour que l'on puisse percevoir la projection principale. *Mégaphone* avait également un calendrier, des plages horaires prévues pour des orateurs invités et des thématiques annoncées, ainsi que des plages horaires à micro libre, généralement en début et en fin de soirée. C'est ainsi que les candidats à la mairie de Montréal dans le cadre des élections d'automne 2013 se sont exprimés sur leur ville le 11 octobre, ou que Steven Guilbeaut, directeur principal d'Équiterre, a parlé des pipelines à Montréal le 11 septembre. *Il me semble que les sujets d'actualité n'ont pas changé depuis...*

Une hétérotopie, en outre, « a le pouvoir de juxtaposer en un seul lieu réel plusieurs espaces, plusieurs emplacements qui sont en eux-mêmes incompatibles » (Foucault, 2004, p. 17). Foucault utilise l'exemple du théâtre, où les lieux se succèdent sur la scène. L'espace *Mégaphone*, je l'ai précisé, se voulait une réinterprétation de l'agora grecque. Là où il y a incompatibilité des

espaces, c'est dans l'idée de retrouver au coin de deux artères d'un centre-ville « moderne » un espace aménagé avec une plateforme, des bancs et des projecteurs, et que cet espace soit complètement extérieur, ouvert à quiconque le traverse sans y être invité. Ce n'est donc pas tant l'incompatibilité des lieux que l'incongruité des éléments qui y sont réunis par rapport à ce que la spatialité urbaine d'un centre-ville nous habitue généralement. *Encore que personne n'est surpris de voir se dérouler dans le Quartier des spectacles ce type d'événements. Mon constat est-il malgré tout valable?*

L'intersection « dénaturée » où transports motorisés, cyclistes et piétons circulent devient espace public, au sens de lieu d'expression du politique : plateforme pour s'exprimer, espace pour écouter, par la voix amplifiée; plateforme pour regarder, par les conteneurs et la façade d'un édifice animés par une projection numérique. Bref, l'intersection se transforme en tribune. Par ailleurs, l'espace *Mégaphone* s'annonce avant même qu'on y arrive : la voix se fait entendre à plus d'un coin de rue, la façade du pavillon illuminée frappe quiconque sort de la station de métro Place des arts ou s'approche à distance, et les sept vitrines de la promenade des artistes sont toutes aussi nouvelles pour ce paysage. L'espace nous interpelle avant que nous nous y trouvions physiquement.

L'espace *Mégaphone* est en lui-même une incompatibilité dans l'espace social généralement « vide » du lieu où il se trouve. À ce point, nous pourrions penser que ce sont des utopies, que j'avais mises de côté, qui se superposent en cet espace et non des hétérotopies, que ce sont les idées qui s'accumulent dans l'espace *Mégaphone* plutôt que les emplacements. Le mouvement d'idées se retrouve au cœur du projet, autant que la mobilité des individus qui le traversent et auxquels les créateurs s'attendent. Les idées générées par ceux et celles qui prennent parole s'accumulent dans une mémoire numérique, sont articulées entre elles et avec des archives vidéo de l'ONF, en même temps qu'elles laissent des traces, durables et moins durables, dans l'esprit des gens qui circulent autour du *Mégaphone*. Les passantes et les passants décident, ou non, de rester un moment, d'autres prévoient assister à un des événements *Mégaphone*. Le projet prend place en un lieu ouvert, public, tous peuvent y accéder. *L'accélération d'une vue panoramique filmée de l'espace Mégaphone donnerait l'impression d'une fourmilière.*

Les hétérotopies, également, sont associées à des découpages du temps, par l'accumulation du temps ou, à l'opposé, par une précarité temporelle. Avec ses deux couches, *Mégaphone* joue sur les deux possibilités plutôt qu'une seule. D'un côté, le projet est éphémère, ne dure que quelques semaines et s'installe sur un espace préexistant; d'un autre côté, il possède une mémoire des mots qui lui survit et reste une fois son départ. Si le projet devait revenir l'année suivante – ce qui n'a pas été le cas ni les années suivantes –, soit la mémoire prendrait de l'ampleur, soit chaque « événement *Mégaphone* » posséderait une mémoire qui lui est propre, permettant dans les deux cas de suivre la pensée des individus qui auraient traversé son espace.

Autre principe des hétérotopies, celles-ci « supposent toujours un système d'ouverture et de fermeture qui, à la fois, les isole et les rend pénétrables » (Foucault, 2004, p. 18). De façon générale, l'espace *Mégaphone* est ouvert – et le fermer irait à l'encontre de son caractère public – du fait de son intention (favoriser la prise de parole), de son emplacement physique et de son aménagement extérieur, ouvert, et par là il faut entendre qu'il n'est enclot d'aucune manière, que ce soit par des grilles ou des murs. S'il y a fermeture, celle-ci est abstraite. Elle relève des individus eux-mêmes (crainte de prendre la parole, manque d'intérêt, handicap, etc.) ou du calendrier de l'événement et des plages horaires du *Mégaphone* qui restreignent son usage, dans le temps et pour les orateurs.

Enfin, les hétérotopies possèdent une fonction par rapport à l'espace restant : elles sont hétérotopies *d'illusion* ou hétérotopies *de compensation*. L'illusion suppose la création d'un espace qui dénonce comme illusoire l'espace réel; la compensation renvoie au fait qu'un espace représente un espace qui est déjà. Dans le cas de *Mégaphone*, d'un côté, il faut penser au rôle que les créateurs du projet ont voulu lui attribuer et, d'un autre, à la perception qu'ont eu les gens de cet espace, à l'« expérience *Mégaphone* ». Comment, en toute fin, l'espace *Mégaphone* s'est-il interposé dans le « réel »? Quel a été son rythme, quels mouvements l'ont marqué?

Mégaphone a brouillé les frontières entre utopie et hétérotopie. Or est-il illusion du fait de son caractère éphémère, ou simplement reflet de n'importe quel autre espace physique réel? L'espace public en lui-même ne concerne-t-il pas à la

fois le monde des idées et de l'abstraction, autant que le réel, le physique et le concret? *Mon expérience de l'espace Mégaphone aurait pu être abordée différemment si ma présence y avait été soutenue, si j'avais anticipé cette théorisation et assisté de manière plus assidue aux soirées Mégaphone – j'y ai été pour la première fois dans les derniers pas de celles-ci. Pourtant, c'est en ceci que réside l'intérêt de ma démarche, à mon sens, parce que j'ai su ressentir les mouvements avant de les nommer, ouvrant dès lors mon esprit à différentes interprétations plutôt qu'à une seule que j'aurais voulu valider.*

« Un lieu sans lieu »

Ainsi, comment définir les frontières de l'espace *Mégaphone*, considérant par ailleurs que la façade et la répercussion de la voix empiètent sur les espaces environnants? *Mégaphone* a servi de transit aux idées en même temps qu'il a incarné une certaine fixité, d'où sa complexité sur le plan théorique. Il a incarné, dans une spatialité urbaine marquée par la congestion, une aire d'arrêt où les idées se sont partagées, où l'individu a pu décider de son discours et de sa trajectoire. Par conséquent, il a été espace social, espace public, mais également espace discursif, car il se définissait par la prise de parole. La mixité est devenue d'autant plus évidente dès lors que *Mégaphone* faisait écho à ce qui l'entourait. Sur ce plan, il était miroir. Il reflétait les idées du moment, les pensées qui circulaient dans une ville, une province, un pays, l'actualité; il reflétait la mémoire de ces idées; il les rendait visibles dans un espace spécifique, tant par le tangible que par l'intangible. *Mégaphone* était donc à la fois lieu d'immatérialité et de matérialité. Il servait d'espace de médiation entre ces deux opposés. Il était, de ce fait même, un espace mitoyen :

Le miroir, après tout, c'est une utopie, puisque c'est un lieu sans lieu. Dans le miroir, je vois là où je ne suis pas, dans un espace irréel qui s'ouvre virtuellement derrière la surface; je suis là-bas, là où je ne suis pas, une sorte d'ombre qui me donne à moi-même ma propre visibilité, qui me permet de me regarder où je suis absent : utopie du miroir. Mais c'est également une hétérotopie, dans la mesure où le miroir existe réellement, et où il a, sur la place que j'occupe, une sorte d'effet de retour : c'est à partir du miroir que je me découvre absent de la place où je suis puisque je me vois là-bas. À partir de ce regard qui en quelque sorte porte sur moi, du fond de cet espace virtuel

qui est de l'autre côté de la glace, je reviens vers moi et je commence à porter mes yeux vers moi-même et à me reconstituer là où je suis; le miroir fonctionne comme une hétérotopie en ce sens qu'il rend cette place que j'occupe au moment où je me regarde dans la glace, à la fois absolument irréaliste puisqu'elle est obligée, pour être perçue, de passer par ce point virtuel qui est là-bas (Foucault, 2004, p.15).

Ces mots, je crois, décrivent presque parfaitement mon expérience de *Mégaphone* et de l'espace public qu'il a incarné le temps de ces deux mois d'existence « physique ». Ils me ramènent au caractère concret, hétérotopique de *Mégaphone* : l'aménagement de l'espace, la prise de parole, le son, l'image, la structure. Par ailleurs, ils me ramènent aussi à l'activité d'abstraction que *Mégaphone* suppose, son utopie, que j'avais d'abord mise de côté : les idées, les discours, les mots numériques qui s'accumulent dans une base de données (*lieu concret?*) à laquelle je n'ai pas accès, une mémoire collective. Et que restera-t-il de cette mémoire une fois l'espace démantelé? Qu'en feront les créateurs? Qui pourra y accéder? Qu'advient-il de cette mémoire? L'espace *Mégaphone*, au final, est mitoyen, en même temps qu'il est social, public et culturel. Dans les deux cas, il est de passage, il est *autre*. Exactement ce qu'il m'a semblé être lorsque je m'y trouvais, transi par le froid, mais pourtant alerte aux mouvements qui le rythmaient.

Références

- Allard, L. (1992). Pluraliser l'espace public : esthétique et médias. *Quaderni*, (18), 141-159.
- Berger, E. et Paillé, P. (2011). Écriture impliquée, écriture du Sensible, écriture analytique : de l'im-plication à l'ex-plication. *Recherches qualitatives, hors-série*(11), 68-90.
- Bolter, D. J. et Grusin, R. (1999). *Remediation. Understanding New Media*. Cambridge, MA : MIT Press.
- Couldry, N. & McCarthy, A. (dir.) (2004). *MediaSpace: Place, scale and culture in a media age*. New York, NY : Routledge.

- Chang, H. (2007). Autoethnography as Method: Rising Cultural Consciousness of Self and Others. Dans R. Hopson (dir.), *Methodological Developments in Ethnography: Studies in Educational Ethnography* (vol. 12) (p. 207-221). Wagon Lane, Angleterre : Geoffrey Walford.
- Chanial, P. (1992). L'espace public. Entre idéologie et métaphore. *Quaderni*, (18), 63-73.
- Charaudeau, P. et Maingueneau, D. (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris, France : Seuil.
- Colyar, J. (2009). Becoming Writing, Becoming Writers. *Qualitative Inquiry*, 15(2), 421-436.
- Deleuze, G. & Guattari, F. (1980). *Capitalisme et schizophrénie*. Paris, France : Les éditions de minuit.
- Depraz, N. (2012). *Comprendre la phénoménologie. Une pratique concrète*. Paris, France : Armand Colin.
- Dulong, R. (1992). Dire la réputation, accomplir l'espace. *Quaderni*, (18), 109-124.
- Ellis, C. (1992). *The Ethnographic I. A Methodological Novel About Autoethnography*. Walnut Creek, CA : Altamira Press.
- Ellis, C. et Bochner, A. P. (2000). Autoethnography, Personal Narrative, Reflexivity. Dans N. Denzin et Y. Lincoln (dir.), *Handbook of Qualitative Research* (2e édition) (p. 733-768). Thousand Oaks, CA : Sage Publications.
- Fortin, S. et Houssa, É. (2012). L'ethnographie postmoderne comme posture de recherche : une fiction en quatre actes. *Recherches qualitatives*, 31(2), 52-78.
- Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours*. Paris, France : Gallimard.
- Foucault, M. (2004). Des espaces autres. *Empan*, 2(54), 12-19.
- Habermas, J. (1988). *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*. Paris, France : Payot.
- Husserl, E. (2013) *L'idée de la phénoménologie* (8e édition). Paris. France : Presses universitaires de France.

- Jouët, J. (1993). Pratiques de communication et figures de médiation. *Réseaux*, 11(60), 101-120.
- Lefebvre, H. (1974). *La production de l'espace*. Paris, France : Anthropos.
- Lourau, R. (1988). *Le journal de recherche. Matériaux d'une théorie de l'implication*. Paris, France : Méridiens Klincksieck.
- Middaugh, E. & Kahne, J. (2013). New Media as a Tool for Civic Learning. *Scientific Journal of Media Education*, (40), 99-107.
- Moustakas, C. E. (1994). *Phenomenological Research Methods*. Thousand Oaks, CA : Sage publications.
- Office national du film du Canada, ONF. (2013a). *Mégaphone – (Capsule Bilan)*. Repéré à <https://vimeo.com/79230351>
- Office national du film du Canada, ONF. (2013b). *Mégaphone : lance une idée sur ta ville*. Repéré à <http://megaphonemtl.ca> [La page n'existe plus.]
- Paillé, P. et Berger, È. (2011). *Écriture impliquée, écriture du Sensible, écriture analytique : de l'im-plication à l'ex-plication*. *Recherches qualitatives, hors-série*(11), 68-90.
- Paperman, P. (1992). Les émotions et l'espace public. *Quaderni*, (18), 93-107.
- Quéré, L. (1992). L'espace public : de la théorie politique à la métathéorie sociologique. *Quaderni*, (18), 75-92.
- Richardson, L. (1994). Writing. Dans N. Denzin et Y. Lincoln (dir.), *Handbook of Qualitative Research* (p. 516-529). Thousand Oaks, CA : Sage Publications.
- Vergunst, J. (2010). Rythms of Walking: History and Presence in a City Street. *Space and Culture*, 13(4), 376-388.
- Watin, M. (dir.) (2001). *Communication et espace public : univers créoles 1*. Paris, France : Anthropos.
- Wershler, D. S. (2008). Sonic Signage: [murmur], the Refrain, and Territoriality. *Canadien Journal of Communication*, (33), 405-418.